

La Scala Paris fait un de ces cirques !

« Scala », de Yoann Bourgeois, est à l'affiche de la nouvelle salle parisienne jusqu'au 24 octobre

SPECTACLE

Bain de foule, mardi 11 septembre, à l'entrée de La Scala Paris pour l'inauguration du nouveau théâtre, fraîchement sorti de ses gravats. Bain de foule à la sortie pour le cocktail de fête, qui a débordé jusque sur le trottoir du boulevard de Strasbourg, dans le 10^e arrondissement. Par où commencer dans la liste des artistes, personnalités, directrices et directeurs d'institution, qui se seraient les coudes pour célébrer l'ouverture et assister au spectacle *Scala*, mis en scène par Yoann Bourgeois ? Citons : la ministre de la culture, Françoise Nyssen, Vincent Macaigne, James Thierrée, Alain Platel, Olivier Dubois, Ariane Ascaride et Robert Guédiguian, Dominique Blanc, Thomas Jolly, Fabrice Hyber, Jack et Monique Lang, Yasmina Reza, Jean-Michel Ribes...

Yoann Bourgeois a intitulé cette nouvelle production pour sept interprètes *Scala*, comme pour mieux localiser ce qui serait une création in situ, révee spécialement pour l'espace, incrustée dans la coquille de cette nouvelle salle comme une perle dans son huitre. C'est après une visite des ruines de ce qui fut un café-concert et un cinéma qu'il a eu « *la vision d'une pièce qui montrerait le spectacle d'une structure : les dimensions de la cage de scène, sa texture, sa couleur, et puis aussi toute la machinerie...* » Jusqu'au bleu ardoise profond si spécial, le « bleu Scala », imaginé par l'architecte Richard Peduzzi pour le théâtre, qui repeint toute la scé-

Les danseurs Valérie Doucet et Nicolas Fayol, dans « Scala ».

SABINE HARTL



nographe. Au risque que le décor, comme une inclusion, se fonde, se confonde, imbriquant plateau et salle. Un cadeau qui rend hommage au lieu sans pourtant évacuer les obsessions de Yoann Bourgeois.

Ballet abstrait et philosophique *Scala* lui ressemble énormément. Le mot, qui signifie « échelle, escalier, gamme », ne pouvait d'ailleurs pas mieux coller à l'univers de l'artiste de cirque. Un esca-

lier central débouchant sur le vide et l'infini, deux trampolines, une simili chambre et salon, une chaise plantée au milieu de nulle part... Chaque espace est posé au creux d'une succession de plans, de niveaux, articulation de blocs composites comme un curieux casse-tête. Cette scénographie rappelle celle de sa pièce magistrale *L'Art de la fugue*, créée en 2011. Sompueuse boîte en bois clair qui crachait des planches et des cubes, elle donnait un tour

d'échec supplémentaire à la riposte virtuose des interprètes. On retrouve aussi dans *Scala* les chaises-trapes, les trous qui aspirent et le mobilier magique de chaises qui se débloquent ou se brisent sous le poids des acrobates pour se reconstituer ici d'un seul jet... Plus sombre, *Scala* se fait aussi plus mécanique, mais l'instabilité du monde en est toujours le refrain, le trampoline offrant sa surface souple à une humanité happée par le vertige.

L'effondrement des objets et accessoires chez Yoann Bourgeois dialogue avec le motif de la chute. Pour celui qui aime évoquer la gravité « *comme une source illimitée de drames* », impossible de résister à l'attraction du sol. Sans cesse, sur des musiques de Eels ou Radiohead, les protagonistes de ce ballet abstrait et philosophique qu'est *Scala* tombent, s'écroulent, s'affaissent, se liquéfient jusqu'à disparaître sous le plateau. Sans fin, ils resurgissent, renaissent, et

L'effondrement des objets et accessoires chez Yoann Bourgeois dialogue avec le motif de la chute

ça repart pour un tour de manège, évidemment soldé par la même conclusion. Ronde de la vie et cycle du temps, incarnés par un groupe de personnages interchangeables, habillés à l'identique, dont la démultiplication efface la singularité.

Avec cette pièce, Yoann Bourgeois, qui a créé sa compagnie en 2010 et codirige depuis janvier 2016 avec le chorégraphe Rachid Ouramdane le Centre chorégraphique national de Grenoble, cristallise deux images puissantes régulièrement convoquées dans son travail. D'abord, la silhouette d'un homme en biais, incliné, qui trébuche, passe d'un pied sur l'autre, surfe entre deux marches. Ensuite, celle d'un acrobate flottant dans l'air, incarnant ce fameux « *point de suspension* » qui obsède Yoann Bourgeois depuis sa découverte du jonglage au lycée. « *C'est le moment précis où l'objet lancé atteint le plus haut point de la parabole avant la chute* », énonce-t-il. Ce fantasme de vol, cette aspiration céleste que le trampoline sublime, donne un appel d'air nécessaire à *Scala*.

Cette ouverture cirque valide la liberté d'esprit de La Scala Paris, dont la programmation offre une large palette : théâtre, danse, musique, arts de la piste et visuels, performances vont alterner. Dans la salle, un énorme fauteuil couvert de cheveux conçu par la plasticienne Annette Messenger trône devant les rangées de sièges, tandis que dans le foyer sont accrochées les vidéos de Clément Cogitore *Portrait#1*. Dès le 21 septembre, un week-end musique, intitulé *Aux armes, contemporains*, propose un programme de compositeurs, dont Philippe Manoury et Fausto Romitelli. Très attendue en fin d'année, la trilogie de Michèle Anne De Mey et Jaco Van Dormael : *Kiss & Cry*, *Cold Blood* et *Amar*. « *C'est quoi ce bordel ?* », claironne fort l'affiche d'ouverture. C'est La Scala Paris. ■

ROSITA BOISSEAU

Scala, de Yoann Bourgeois. Jusqu'au 24 octobre, à La Scala Paris, Paris 10^e. De 13 € à 43 €. Tél. : 01-40-03-44-30.

ISABELLE REGNIER

Une rénovation qui annonce la couleur

Avec sa façade de verre sombre quadrillée de tiges bleu pétrole, avec ce nom plein de promesses qui s'y exhibe en volutes de néons, La Scala Paris déchire comme un diamant le tissu hétéroclite de vieilles pierres, de boutiques de produits capillaires, de pharmacies de quartier et autres vieux bars-tabacs qui font l'identité du boulevard de Strasbourg. L'entrée étroite, mais profonde, où se pressaient comme des sardines, mardi 12 septembre au soir, quelque 500 invités, donne la couleur du lieu : un bleu gris à la fois sombre et lumineux qui enveloppe tout l'espace, dont la teinte varie sur un vaste nuancier en fonction de l'éclairage et des couleurs qu'on lui oppose.

Pour le scénographe Richard Peduzzi, qui a aidé les propriétaires, Mélanie et Richard Biessy, à la faire renaître de ses cendres, cette nouvelle salle de spectacles devait incarner son époque comme l'ont

fait en leur temps ses multiples avatars : luxueux café-théâtre fréquenté par Marcel Proust, où se produisirent, entre 1873 et 1929 des vedettes comme Mistinguett ou Fréhel, La Scala fut reconverte, au tournant des années 1930, en salle de cinéma Art déco, où Jacques Tati, Jean-Luc Godard et bien d'autres ont présenté leurs films en avant-première, pour devenir, dans les années 1970, un complexe de salles spécialisé dans le porno avant de finalement tomber en ruines...

Salle modulable

Entre ces murs chargés d'histoire, le « bleu Scala » de Peduzzi diffuse un climat chaleureux, quelque peu insulaire, voire nautique, qu'un design tout en lignes épurées innove d'une tension rigoureusement moderne. « *Je voulais qu'on soit toujours dans la salle, y compris quand on est au restaurant*, explique l'ancien com-

plice de Patrice Chéreau, qui a travaillé sur ce projet en étroite collaboration avec son assistante, Laure Montagné, et l'architecte italien Hugo Bericat. *J'ai pensé ce théâtre comme un lieu unique, en jouant avec des contrepoints, des couleurs, tout à coup, qui surprennent.* » Les lignes de LED dorées qui courent le long du plafond, au rez-de-chaussée, réveillent, de fait, la couleur des murs, comme le font les cuirs bordeaux, ocre, violets, orange qui habillent le mobilier du restaurant.

Les décors des spectacles auront la même fonction, sauf quand les artistes, à l'instar de Yoann Bourgeois, préféreront se fondre intégralement dans le lieu. En peignant du « bleu Scala » ceux de son spectacle, le chorégraphe acrobate crée une connexion physique entre la salle et la scène – entre ses danseurs qui s'effondrent à répétition comme des pantins désarticulés, qui disparaissent, happés dans

les trappes des faux planchers, et les spectateurs. On s'abandonne d'autant plus facilement à l'étrange sensation d'engloutissement que les sièges (fabriqués sur mesure en Italie) sont confortables et l'acoustique raffinée.

Voulue pour être pluridisciplinaire – ouverte à la musique comme à la danse, au théâtre comme au cirque ou à la performance –, la salle est modulable à loisir. Les gradins peuvent se déployer sous la forme d'un théâtre à l'italienne ou s'agencer de part et d'autre de la scène, la capacité évoluant, selon les configurations, de 350 à 750 places. Quant au restaurant, séduisant cocon que d'immenses fenêtres ouvrent sur le boulevard, il remplit aussi bien son rôle d'extension de la salle, destinée à en préserver la magie hors-sol, que de retraite chic pour déjeuner en paix. ■

Hommage à l'Exposition d'art africain et océanien de 1930

La reconstitution tentée par les galeristes Hourdé et Rolland domine la 17^e édition de Parcours des mondes, à Saint-Germain-des-Prés

ARTS

Réunion internationale des galeries spécialistes des arts d'Afrique, d'Amérique indienne et d'Océanie, Parcours des mondes a ouvert sa 17^e édition, avec désormais une extension vers l'Asie. Elles sont cette année au nombre de 64, réparties dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, de la rue Mazarine à la rue Bonaparte. Elles sont nord-américaines, britanniques, espagnoles, italiennes et, naturellement, françaises.

Lundi 10 septembre, la veille du vernissage, on entendait déjà beaucoup parler anglais, avec plusieurs sortes d'accents, dans les galeries qui avaient ouvert leurs portes pour des collectionneurs venus de loin, dont la conversation démontrait la compétence

et l'envie. La manifestation est devenue un classique de la rentrée parisienne et la principale au monde dans son genre.

Ce qui est logique, car on y voit surgir des œuvres de premier ordre : chez Schoffel de Fabry, une haute sculpture de façade d'une « maison des hommes » de Nouvelle-Guinée aussi admirablement sculptée et gravée qu'érodée par le temps ; chez Bernard Dulon, un exceptionnel ensemble de masques dan à patine sombre, autour d'un des plus célèbres, qui appartient au marchand René Rasmussen ; et, sur le trottoir d'en face, rue Jacques-Callot, chez Michael Hamson, un ensemble de statues et masques de Nouvelle-Guinée et de Nouvelle-Irlande tout aussi remarquable.

D'autres sculptures de premier ordre : les deux bamiléké que

Bernard de Grunne a apportés de Bruxelles, les effigies féminines loma et bambara que le couple Dandrieu-Giovagnoni a fait venir de Rome. Et encore les coupes et cuillères polies et gravées dans la noix de coco en Nouvelle-Guinée chez Anthony Meyer, accompagnées de bronze du Louristan. Et tout ce que l'on pourrait chiner – avec quelques moyens financiers – chez Abla et Alain Lecomte ou chez Finch & Co, qui a déménagé de Londres de quoi garnir un cabinet de curiosités.

Travail de chercheur

Mais ce qui restera de cette édition est le travail de chercheur qu'ont accompli les galeristes et experts Charles-Wesley Hourdé et Nicolas Rolland. Ils se souvenaient de l'importance historique de l'exposition d'art africain et

océanien qui eut lieu en 1930 à la galerie du Théâtre Pigalle. Grâce à la collaboration de marchands – Charles Ratton, Pierre Loeb –, de poètes – Tristan Tzara, André Breton, Paul Eluard –, d'artistes – André Derain, Pablo Picasso – et de collectionneurs – Félix Fénéon –, elle réunissait une quantité prodigieuse d'œuvres de premier ordre. Si l'art que l'on appelait alors « nègre » – celui d'Afrique – était déjà assez largement reconnu, celui d'Océanie fut, à cette occasion, projeté au premier plan, à égalité avec lui.

Hourdé et Rolland se sont efforcés de retrouver le plus grand nombre possible de pièces exposées à Pigalle, identifiées grâce à des archives et photographies survivantes. Ils en présentent aujourd'hui, rue Visconti, une première vision, en prenant ex-

clusivement dans les collections privées belges et françaises qui leur étaient accessibles.

Ce que l'on devinait d'après les rares images en noir et blanc connues jusqu'à présent apparaît avec évidence : il y eut au Théâtre Pigalle une concentration de chefs-d'œuvre comme on n'en vit que fort peu depuis, d'un masque bété-gouro qui appartenait à Tzara à un crochet à crâne papou que possédait alors le collectionneur et marchand Bela Hein, en passant par une statue malangan polychrome de Nouvelle-Irlande du genre de celles que les surréalistes préféraient, et par une grande statue masculine de l'île de Pâques.

La vingtaine d'œuvres retrouvées suffit à suggérer ce que fut cette exposition et pourquoi elle fit une impression aussi profonde sur les contemporains : il n'est

guère de journal qui n'en ait alors rendu compte, à Paris et dans la presse provinciale.

Ce que l'on comprend moins, c'est pourquoi le Musée du quai Branly-Jacques Chirac, qui conserve une vingtaine d'œuvres exposées en 1930, ne s'est pas associé à l'initiative pour lui donner plus d'ampleur.

L'exposition s'accompagne d'un livre, avec études de spécialistes et riche documentation photographique (*Galerie Pigalle : Afrique, Océanie. 1930. Une exposition mythique*, Editions HR/Somogy, 344 p., 250 euros). ■

PHILIPPE DAGEN

Parcours des mondes, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au dimanche 16 septembre. Dans le 6^e arrondissement de Paris. *Parcours-des-mondes.com*